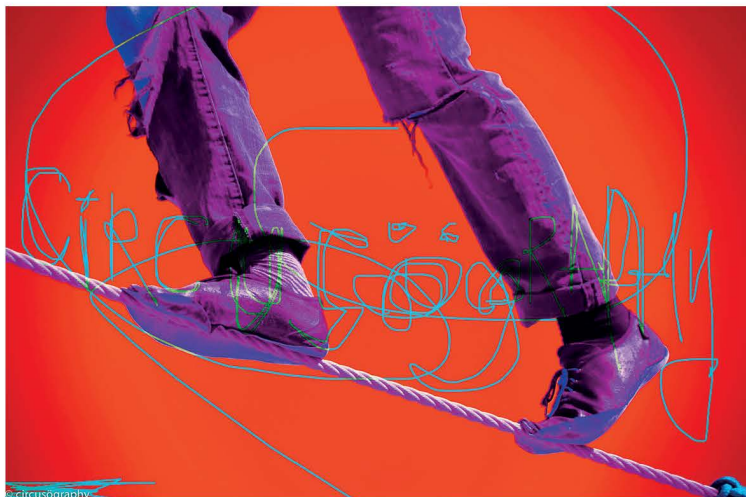


Gaby Etchebarne

Les *Latinos* sont là !

Paroles d'artistes du cirque



Préface de Christian Coumin
École du Lido

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Les Latinos sont là : treize personnages de différents pays latino-américains et tous artistes du cirque. Leurs récits sont riches en bien des domaines. Nés de familles d'émigrés des XIX^e et XX^e siècles, tous portent un regard critique sur leurs pays au point d'être devenus un peu bohèmes et de s'être orientés vers les métiers du cirque.

Cet art du cirque manifeste chez eux toute sa singularité. Il s'agit, pour eux, de communiquer avec le monde, en faisant parler leur corps. Comme la musique, la peinture et plus, même, que la poésie, les *Latinos*, circassiens, comme ils aiment se définir, nous font toucher à l'universel à travers la richesse de chacun de leurs itinéraires.

Plus profondément encore, au fil de leur apprentissage, le travail sur eux-mêmes nous fait voir l'unité de la personne humaine. Faire parler son corps permet à chacun de s'accorder à soi-même avant de révéler aux spectateurs, que ces artistes sont non seulement d'extraordinaires acrobates, mais qu'ils témoignent d'un regard sur l'humanité qui vaut bien des discours.

Ce n'est pas sans raison que la réponse à la question : « Qui suis-je ? » constitue l'élément essentiel du concours d'entrée au Lido, l'école du cirque de Toulouse, dont font partie ces treize individus. En ce temps où la mondialisation tend à tout aplanir, ce livre nous fait découvrir les valeurs essentielles présentes au cœur des aventures de ces acrobates de la vie.

Gabrielle Etchebarne a vécu de 1962 à 1968 en Argentine partageant la vie des plus pauvres. Puis au Laos de 1971 à 1973. Depuis 1975, elle vit à Toulouse où, entre autres, elle a écrit plusieurs livres dont, Sur les pas des disparus d'Argentine (1976-1983) aux Éditions Karthala (2015).

LES *LATINOS* SONT LÀ !

De la même auteure

« Je marche à leurs côtés ». Éd. Passés Simples, 2002. (épuisé)

« Paroles de bergers : du Pays Basque au far West »,
Éd. Elkar et Passés Simples, 2005.

« Paroles d'amatxi : des grand-mères racontent leur Pays Basque »,
Éd. Elkar, 2007.

« Les chemins de l'exil », Éd. Empreintes, Toulouse, 2009.

« D'ici et d'ailleurs : paroles d'immigrés au Pays Basque »,
Éd. Elkar, 2010.

« Hitza Hitz : paroles de Basques », Éd. Elkar, 2012.

« Sur les pas des disparus d'Argentine ». Éd. Karthala 2015.

KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Titre : « Les *Latinos* sont là ! » : Référence au chant pyrénéen
« Les montagnards sont là ».

© de la photo de la couverture :
Marylka Börresen, « Circusögraphy »

© Éditions KARTHALA, 2018
ISBN : 978-2-8111-1984-3

Gaby Etchebarne

Les *Latinos* sont là !

Paroles d'artistes du cirque

Préface de Christian Coumin
École du Lido

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS



Préface

Une histoire de parenthèses...

Une préface, comme une parenthèse, peut stimuler le goût du commentaire ou de la digression humoristique. Ce qui permet aussi de comprendre ce qu'il y a autour, avant, à côté... Ici, au fil des portraits réunis dans ce livre, il est des choses qui resteront dans l'ombre. Comme le temps nécessaire à s'approprier mutuellement et créer cette atmosphère précieuse que l'on perçoit en filigrane, qui a donné envie, à l'une de raconter, aux autres de se confier... L'écriture de Gaby (puisqu'elle m'invite à l'appeler ainsi), en reliant passé et présent, contexte historique et familial, n'a nul besoin de parenthèses. Elle est l'expression d'une écoute empathique et attentive, dans le respect de l'intimité des confidences glanées au détour d'une phrase, dans un regard ou un sourire.

Je ne connaissais pas Gaby, sinon sa voix au téléphone confiée à mon répondeur, quand elle m'a proposé d'écrire une préface à ce livre. Après avoir accepté son invitation à dîner dans son petit appartement d'une rue du vieux Toulouse (quelques cailles agrémentées de patates sautées, salade verte et rouge canaille), pendant qu'elle me parlait de son parcours personnel, j'ai commencé à comprendre pourquoi ces jeunes artistes de cirque d'Amérique du Sud, atypiques et bohèmes, avaient attiré son intérêt et aiguisé son appétit (que j'ai pu vérifier par ailleurs).

Ils sont comme elle. Comme beaucoup d'exilés, à la fois ballottés par les événements et bien ancrés dans la vie, ils partagent ce goût du déséquilibre qui pousse à suivre sereinement son instinct... Partir parce qu'il le faut, tout simplement, sans savoir ce que l'on va trouver, avec la conviction d'une douce évidence,

l'élan d'une impulsive urgence... Elle s'est retrouvée au Laos ou en Argentine, parce que c'était son choix, ses amies, sa mission... Eux, viennent en Europe pour comprendre ce qu'ils sont capables d'être sur une scène. Parce que le Lido, l'envie, le cirque.

L'école du Lido de Toulouse doit son nom à l'ancien cinéma de quartier où elle s'est d'abord installée au milieu des années 1980 (et non à son homonyme parisien plus spécialisé dans le déhanchement que dans la contorsion). Pour bien appréhender les à-côtés des témoignages, il faut savoir qu'elle est devenue quasi mythique en Amérique du Sud. Les raisons sont à chercher dans plusieurs éléments... La pénurie d'écoles sur place, le bouche-à-oreille effréné des anciens élèves et les tournées de compagnies toulousaines qui exportent une manière d'appréhender un cirque dépassant la technique, tout a contribué à construire l'aura qui entoure ce lieu où l'on vient savoir qui l'on est. Cette école bordélique au brassage culturel permanent, baignée d'une liberté pédagogique qui prône le droit à l'erreur, trouve un écho "organique" dans un continent, souvent meurtri par les dictatures et la pauvreté, qui entretient un sens du festif et du collectif, un culte de la débrouille et de l'artisanal.

Le Lido a emménagé en 2008 dans de nouveaux murs (métonymie optimiste pour un chapiteau en dur et des Algécos en toc) où elle accueille environ 2/3 d'étrangers, dont presque 40 % viennent du continent sud-Américain. Les élèves du Brésil, d'Argentine, d'Uruguay, du Mexique, du Chili ou encore du Pérou côtoient les Européens, Israéliens, Australiens, Japonais et autres Canadiens dans un métissage (d)étonnant. Et c'est toujours un vrai plaisir d'entendre une Finlandaise échanger ses impressions avec un enthousiasme sincère et un Coréen du Sud, dans un français (langue non négociable suggérée par l'école) mâtiné d'exotisme et d'inventivité croustillante. Si un jeune artiste tente ainsi l'aventure, consentant souvent à de grands sacrifices, ce n'est pas pour parler un français châtié mais pour tenter de trouver un lieu qui réponde à ses aspirations intimes : savoir qui il est, devenir un artiste ouvert sur le monde, s'affirmer dans une communauté active et citoyenne. La pédagogie de l'école, teintée des courants d'éducatrices nouvelles du XX^e siècle, de Montessori à Freinet, en passant par Neil et Summerhill, est centrée sur la recherche personnelle (le carburant) et l'énergie

collective (le moteur). Elle parle d'ouvrir les jeunes artistes plutôt que les former et cherche, encore et encore, à devenir une école de la créativité où la parole et les sensations des élèves sont au cœur du chemin de chacun, au centre des préoccupations de tous.

Quand on côtoie au quotidien les jeunes interviewés, on sent leur plaisir d'être là, une volonté farouche d'avancer, le goût de l'autre et du partage, sans imaginer l'héritage culturel, politique et familial qu'ils trimbalent dans leur sac à dos et le chemin mouvementé qu'ils ont dû emprunter.

Il y a quelques années, Mañuel, jeune jongleur espagnol nous interrogeait ainsi dans son dossier d'admission à l'école : « Faut-il être exceptionnel pour être pris au Lido ou est-ce le Lido qui rend les gens exceptionnels ? ». (Question embarrassante pour laquelle on serait tenté de bredouiller une réponse modeste).

Maîtriser sa technique de manière aboutie est-il préférable à une approche plus personnelle ? Dans le processus de sélection, nous cherchons d'abord à privilégier l'originalité, la sensibilité ou une présence singulière. Et au fil de la formation, l'école instille le doute, titille la faille, s'appuie sur l'imprévu et visite les lieux secrets des élèves. Elle les rend fragiles, elle les rend forts, les poussant à puiser la force dans leurs propres fragilités, pour affirmer leur présence scénique et leur signature technique. Il ne s'agit pas de devenir de plus en plus « exceptionnel » mais bien d'être juste et authentique, avec des failles revendiquées et des folies assumées. Les portraits que Gaby a brossés confirment cette présence mêlée de l'exception et du naturel. En somme (et pour fermer la longue parenthèse), si la richesse d'une personne est dans son histoire, celle d'une école est dans ses élèves.

Christian Coumin

Auteur, metteur en scène,
référent artistique et pédagogique du Lido

• Maria Montessori, crée en 1907 la « casa del bambini » qui se base sur le désir d'apprendre et la conquête de l'indépendance de l'enfant.

• Célestin et Élise Freinet développent une méthode d'apprentissage naturelle à partir de 1934 fondée sur l'expression libre.

• A.S.Neil est le fondateur de Summerhill en 1928, école démocratique d'inspiration libertaire.

Avant-propos

« Les *Latinos* sont là ! ».

Il s'agit de treize personnages – neuf femmes et quatre hommes – venus de 6 pays latino-américains différents dont 7 de l'Argentine. Tous artistes du cirque, à part une Argentine chanteuse, un Bolivien et un Mexicain musiciens.

Par delà l'originalité de chacun, la lecture de leurs récits de vie, très riches en bien des domaines, fait ressortir des traits qui leur sont curieusement communs.

En premier lieu, à une ou plusieurs générations, tous sont nés de familles d'émigrés européens du XIX^e ou du XX^e siècle pour des raisons économiques. Familles qui ont connu pendant plusieurs décennies des vies très difficiles avant d'atteindre à la force du poignet une intégration sociale et économique les situant dans la classe moyenne ; les parents de plusieurs d'entre eux sont professeurs de faculté, médecins, psychiatres, chefs d'entreprise, etc... C'est important de le souligner, car à la différence de la plupart des Sud-Américains qui arrivent en France, en particulier durant les dictatures que le « Cône Sud » a connues, aucune et aucun d'entre eux, ne sont et ne se considèrent comme des « migrants » au sens de la grande masse d'exilés politiques des années 1970-1980 du siècle passé. Pourtant ils ont aussi en commun un regard très critique en même temps que lucide sur la politique et la situation économique de leur pays. Leurs raisons d'être là en France sont autres.

En deuxième lieu, la plupart d'entre eux se situent très rapidement, dès le temps de leurs études secondaires, d'abord de façon tâtonnante, puis en pleine contestation du « système » dans lequel vivent leurs pays ; ils se retrouvent progressivement plus ou moins en marginalité par rapport à leur milieu. Les qualificatifs qui viennent seraient « hippies, routards, marginaux... », avant de demeurer plus ou moins bohèmes à vie¹. Ils ne sont pas venus en France comme d'autres après avoir fait plus ou moins fortune aux Amériques², pas plus que pour des raisons politiques – fuite des dictatures et du risque d'arrestation, voire de tortures – aussi refusent-ils d'être considérés comme des « migrants ». Ce qui les a amenés en France, est la cristallisation en eux de cet esprit bohème à travers « l'art du cirque ». Non pas la danse pour son propre plaisir, ni des acrobaties comme celles qui se pratiquent habituellement dans un cirque pour le plaisir cette fois des spectateurs. Mais de la danse comme expression du plus profond de leur être. Aussi, elles et eux ont-ils une conception particulière de cet art, très différente de celle que la majorité de la société imagine. L'art du cirque devient pour eux un art de vivre, disons-le, un véritable humanisme.

En effet, à ce niveau de profondeur, deux dimensions apparaissent à travers ce que leur art nous révèle. En premier lieu, le travail sur eux-mêmes au fil de leur apprentissage exprime la quête en eux et la mise en œuvre de l'unité de la personne humaine. « Parler avec son corps », ou « faire parler son corps », permet à chacune ou chacun de s'accoucher à soi-même avant de se révéler aux autres, si le spectateur... ou le lecteur veut bien y être attentif. Non seulement ces artistes sont d'extraordinaires « contorsionnistes »³ mais ils témoignent d'un regard sur l'humanité qui vaut et même davantage que bien des discours politiques ou autres. Plus profond encore, en faisant

1. La photo de la jaquette avec les pieds d'un funambule qui danse sur la corde raide symbolise bien cette manière d'être de ces artistes, toujours en train de récupérer l'équilibre au fil d'une vie hors norme et toujours risquée.

2. Voir le livre de la même auteure, « D'ici et d'ailleurs : paroles d'immigrés au Pays Basque », Ed. Elkar, 2010.

3. Voir pour certaines d'entre elles, le lien en fin de leur témoignage qui nous permet de les voir « en action » et pas seulement « en parole ».

« parler leur corps », il s'agit pour eux de communiquer avec les spectateurs, voire de communier au monde. Tout comme la musique ou la peinture – plus que la poésie même qui demande des traductions –, à travers la richesse de leur originalité ils nous font toucher, par le langage de « leur corps », à leur être profond jusqu'à nous faire rejoindre l'universel enfoui dans chaque être humain.

Car le corps est l'une des langues universelles les plus riches pour exprimer l'être profond de l'artiste : perception de son propre corps, entrée en relation avec la terre et l'ensemble des vivants. Ce n'est pas sans raison que la réponse à la question « Qui suis-je ? » constitue l'élément clef du concours d'entrée à l'école du cirque, « Le Lido » de Toulouse : question à laquelle ils doivent répondre par une improvisation physique et silencieuse. Avec eux, nous sommes loin du dualisme que la philosophie grecque a légué à l'Occident et qui continue d'habiter plus ou moins nos habitudes et nos consciences. En devenant danse, leurs acrobaties de haut vol font que ces artistes se reconnaissent entre eux, y trouvent une telle affinité avec la conception du corps et de la vie prônée par l'école du Lido, qu'elle relève, nous l'avons déjà dit, d'un véritable humanisme intérieur⁴. C'est la raison pour laquelle tous ont pratiquement fini par être acceptés comme élèves à l'école du Lido qui, en les accueillant, ne s'est pas trompée sur leur personnalité.

Enfin ces jeunes sont passionnés par leur art. Pour eux, la beauté et la richesse de la « parole corporelle » passent avant la recherche de la renommée et de l'argent. En ce temps où « la mondialisation » tend à tout aplatir et réduire à la fructification de l'argent, puisse ce livre nous faire découvrir les valeurs essentielles que leur fréquentation est capable de nous apporter.

Merci à Gaby Etchebarne qui a suffisamment bourlingué elle aussi en Argentine et ailleurs d'avoir su reconnaître la qualité des ces jeunes femmes et jeunes hommes dont l'âge pour de la

4. Sur la philosophie qui anime l'école du Lido, voir la deuxième partie de la préface, signée par le responsable pédagogique de ce haut lieu d'apprentissage du langage par le corps. Voir aussi ce qu'en dit Flor à propos de sa démonstration lors de son concours d'entrée.

plupart tourne autour des trente ans. Merci à Christian Coumin, le pédagogue du Lido, d'avoir accepté de préfacer ce livre. Merci surtout aux treize artistes qui nous ont délivré un message d'espérance.

Robert Dumont
Directeur de la Collection *Signes des Temps*

1

Lola, ma voisine

Depuis quelque temps, la Cour des Miracles affiche un air triste, malgré les premières fleurs qui éclosent lentement au soleil du printemps, malgré la présence de Beltza qui adore grignoter certaines plantes et néglige l'herbe à chat achetée spécialement pour elle. Que se passe-t-il donc ? Bien, tout simplement, c'est Lola qui nous manque ; elle est partie en Argentine pour un temps assez long. En 2016, elle n'aura pas connu les rigueurs de l'hiver ; enfin, elle a regagné ses pénates ce mois d'avril avec huit jours de retard sur la date prévue, car elle est arrivée deux heures trop tard à l'aéroport de Buenos Aires et la Compagnie a refusé son embarquement ! Mais elle est là et le ciel s'est éclairci de nouveau, un beau soleil rayonne... Même Toulouse semble fêter son retour.

« Te voilà en pleine forme ! Ta peau a bruni sous le ciel d'Amérique latine ! Je vois que tes cheveux sont toujours aussi fous ; tu n'as pas perdu ta silhouette de princesse, ton regard de feu, l'éclat de ta voix... Allez, raconte un peu ce que tu as vécu ces derniers mois... »

*

* *

Oui, je reviens d'Argentine où j'ai passé trois mois auprès de ma famille et de mes amis. J'ai voulu aussi revoir les paysages de mon pays et de ma jeunesse.

Mes parents sont séparés depuis longtemps, alors que j'étais encore adolescente. Après des années de « dépendance » économique, car elle ne pouvait abandonner ses trois enfants, ma mère a repris son travail de professeur. J'ai passé aussi de bons moments avec elle, car là-bas c'est la période des vacances d'été. Ma mère est professeur d'économie dans deux établissements dont l'UBA, cette prestigieuse université de Buenos Aires. J'étais aussi souvent en compagnie de mon père. J'ai revu ma sœur mannequin et mon frère qui se prépare à succéder un jour à papa, actuellement chef d'une petite entreprise de publicité qu'il dirige avec un ami. Mais tu le connais déjà puisqu'il est passé ici à deux reprises en te donnant même des conseils sur les soins à prodiguer à certaines plantes de ta cour ; d'ailleurs l'une d'elles, appelée chez nous « *enamorada del muro* » (l'amoureuse du mur) a voyagé en contrebande, bien cachée dans ta valise lors d'un vol retour Buenos Aires-Toulouse.

C'est vrai. Si elle gèle – comme ce fut le cas un hiver de grand froid –, elle ne meurt pas et prend vie malgré tout... comme vous, les artistes Latino-américains circassiens¹ qui semblent épuisés après des exercices où votre corps se tord dans tous les sens, mais que je vois recommencer le lendemain avec la même force et la même énergie... Regarde la plante argentine ! Elle recouvre tout le mur, faisant concurrence aux fleurs roses et blanches du jasmin qui s'ouvriront bientôt sous les rayons du soleil de printemps... Mais revenons à toi, belle plante ; continue à nous raconter l'histoire de ta vie.

Sortie de l'enfance, j'ai fréquenté d'abord une école privée. Mais la mentalité de cet établissement ne me plaisait pas. J'avais alors 12 ans. Je voulais poursuivre mes études dans un collège public pour profiter des cours de danse et de théâtre que prévoyait leur programme. Mes parents n'étaient pas d'accord, mais ils ont fini par accepter, à condition que je suive des cours d'anglais. Cette perspective ne me plaisait guère mais je ne regrette pas d'avoir suivi leur conseil. Cette langue est si utile de nos jours...

1. Circassien(ne)s, gens du cirque.

Ma sœur, dès sa gestation, a eu un problème de « facteur Rhésus ». Les médecins lui ont infiltré un nouveau sang lorsqu'elle était encore dans le ventre de sa mère. Cette dernière avait fait le vœu d'aller à pied au sanctuaire de la vierge de Lujan, si l'intervention réussissait... elle a respecté son vœu en parcourant les soixante dix kilomètres qui la séparaient de ce lieu de pèlerinage connu dans toute l'Argentine.

Ma mère était une adepte de la philosophie de Shirdi Sai Baba, guru indien, fakir et yogi, l'un des saints les plus populaires de l'Inde au XX^e siècle, pour les musulmans comme pour les hindous. Il affirmait « qu'il n'y a aucune différence entre un hindou et un musulman et qu'une mosquée et un temple sont identiques... ».

Dans notre collège, on organisait des *peñas* (fête où l'on mange entre amis) pour pouvoir nous payer des semaines de vacances dans le nord-est, dans la ville de Jujuy. Là-bas, nous vivions sous la tente avec la frange la plus pauvre de la population, enseignant la danse et le théâtre à leurs enfants qui vivaient dans la misère.

J'ai travaillé pour une chaîne de télévision appelée « Canal Rural ». Je crois que le journal « Clarin » l'a rachetée. J'avais alors 17 ans. Je contactais des agriculteurs – petits ou gros propriétaires – que j'interviewais tous les jours pour les préparer à affronter et mener à bien les enchères publiques et nous les dirigeons. Il me semble encore entendre ces dialogues : « Alors Pedro ! Tes agneaux... dix pesos²... vingt pesos... trente pesos ?... Tu as vendu ton lot ?... etc. ».

Nous annoncions aussi des prévisions météorologiques : « il va grêler sur Cordoba !... Fortes pluies et inondations prévues à Rosario... ».

On ne me voyait pas sur l'écran, mais je m'occupais de tout : des interviews à organiser, des caméras, des micros. Là, j'ai expérimenté la discipline nécessaire pour un travail bien fait.

Quand j'avais la possibilité d'abandonner momentanément mon métier pour aller voyager, je partais avec un sac à dos, un sac de couchage et je faisais du stop. J'ai eu de la chance, car je

2. Pesos, monnaie des pays latinos de langue espagnole.

n'ai jamais connu d'aventures désagréables : s'il m'était arrivé un malheur dans le désert de Patagonie, qui aurait pu me retrouver ? J'aurais disparu pour toujours. Mais avant d'aller seule en Patagonie, j'ai parcouru d'autres pays en compagnie de mon amie Camilla : j'ai ainsi connu le Chili, la Bolivie, le Lac Titicaca. Pour me nourrir, je fabriquais des bijoux, des bracelets en cuir ou en macramé, des sandales. Je les vendais ou j'en faisais cadeau aux gens qui nous hébergeaient. Parfois, j'allais vendre des glaces ou de la bière sur les plages. Nous vivions sous la tente ; nous faisions du feu entre quatre pierres avec le bois que l'on ramassait dans la nature ; pendant cette période, l'outil le plus indispensable était le briquet, comme le silex pour les hommes de la préhistoire. Nous ne cuisinions pas de grands plats ; la plupart du temps, on se nourrissait de pâtes et de riz et l'on buvait du maté toute la journée... J'ai beaucoup maigri durant ces temps de vagabondage ! Mais ce fut là une expérience incroyable. J'ai surtout découvert la générosité et l'accueil chaleureux des gens pauvres. Je me souviens de cette famille de trois enfants qui m'offrirent de partager leur repas : une patate, quelques légumes, un peu de soupe. Ils vivaient dans un rancho et souffraient beaucoup à cause de leur fils de vingt-cinq ans qui menait une vie de bandit.

Notre voyage a duré deux mois. Puis, j'ai pu reprendre mon travail à la télé... Le temps de faire des économies et je suis repartie, cette fois seule, vers le sud du pays...

Retour aux sources en Patagonie

La Patagonie est le pays des peuples originaires maintenant presque totalement disparus dans cette région, à part quelques Mapuches vivant misérablement dans l'aridité de la précordillère des Andes. Actuellement encore, on les réprime. Ils essaient de défendre leurs terres et leur culture ancestrale.

La Patagonie possède les plus beaux paysages de mon pays : lacs bleu-turquoise, déserts dont le calme fait surgir en soi un impérieux besoin de méditation, troncs millénaires maintenant

pétrifiés, glaciers, animaux sauvages en liberté. J'y ai fait des rencontres inoubliables, tels ces ouvriers et leur patron qui m'ont offert l'hospitalité sans rien demander en retour. Je suis triste, car les dirigeants de mon pays – Menem³ d'abord, il disait toujours : « Nous avons trop de terres ! » : et Macri⁴ maintenant – ont vendu des milliers d'hectares à des étrangers. Oui, l'Argentine est vendue aux enchères. 10% de son territoire a été déjà accaparé par des étrangers. Les Mapuches se plaignent : « Nous n'avons plus accès aux lacs et aux sentiers de montagnes qui appartenaient à nos ancêtres ». Rappelons que déjà en 1899 le général Roca avait offert 2 517 274 hectares à 19 *estancieros*⁵ britanniques, 9 Allemands, 4 Français, 6 espagnols, un Américain, un Chilien et un Uruguayen, en guise de remerciement pour leur participation à la « Campagne du Désert »⁶, opération qui chassa les Indiens de leur terre et les massacra en masse.

Tu connais peut-être le fameux film argentin : « *Patagonia Rebelde* » (Patagonie rebelle) d'Hector Olivera sorti en 1974 se basant sur l'enquête d'Osvaldo Bayer⁷. Ce film fut interdit dans mon pays durant la dictature de Videla jusqu'en 1984. C'est une très belle production qui raconte la révolte anarcho-syndicaliste dans la ville de Santa Cruz. On y voit la révolte des ouvriers agricoles de cette zone qui travaillaient dans la production laitière pour des salaires dérisoires. La plupart étaient chiliens. L'Armée liquida le mouvement. Les militaires fusillèrent 1 500 ouvriers. Le film se termine par un banquet de notables locaux en l'honneur de Zabala l'opresseur, chantant en anglais : « *For he is a jolly good fellow* » (Parce que tu es un bon camarade).

3. Carlos Menem [1930], président de l'Argentine (1989-1999).

4. Mauricio Macri, [1959], élu président de l'Argentine en 2015, de tendance ultra libérale.

5. *Estancieros*, propriétaires terriens, richissimes.

6. « Campagne du désert », ou « la Reconquête » (1879-1884) fut un massacre des Indiens de Patagonie lors d'une campagne militaire dirigée par le général Julio Roca [1843-1914] avec l'aide de beaucoup d'Européens qui reçurent des milliers d'hectares en récompense de leur aide.

7. Osvaldo Bayer : Né à Santa Fé, historien, écrivain, journaliste et scénariste, se définissant comme « anarchiste pacifiste ». Il fut inquiété d'abord par le président Aramburu, puis menacé par Lopez Rega créateur des 3 A (Alliance Argentine Anticommuniste). Il dut s'exiler sous le règne du général Videla président-dictateur (1976-1981).

La Patagonie refuge des nazis

Ce pays a été le refuge des nazis sous le règne de Perón. On a dû te parler « de la Route des Rats »⁸. Leurs descendants sont toujours là. Tout le monde connaît le personnage d'Archiboldi, (son vrai nom est Hans Reiter), ce médecin bactériologue nazi coupable de milliers de meurtres dans les camps de concentration : ses cobayes étaient des prisonniers de Buchenwald sur lesquels il essayait des vaccins contre la typhoïde. Né en 1920 en Allemagne, il a vécu dans l'impunité la plus totale à Bariloche, ville du sud-ouest de l'Argentine, jusqu'en 1986. Roberto Bolano a raconté ses méfaits dans son célèbre roman inachevé : « 2666 », publié en 2004. Cet auteur était chilien mais ne revendiquait pas ses origines. Il disait : « Mon seul pays, ce sont mes deux enfants et peut-être en second lieu, des moments, des rues, des visages ou des livres que je porte en moi ». Ce roman a été adapté au théâtre en France en 2007. Si vous êtes angoissé, gardez-vous de lire cet ouvrage qui évoque le mal : camps nazis et charniers de Ciudad Juarez au Mexique, entre 1993 et 1997⁹. L'auteur veut nous faire comprendre que les charniers de Ciudad Juarez ne sont que des prolongements symboliques des atrocités d'Auschwitz. Il veut nous faire réfléchir sur les questionnements politiques du XX^e siècle. Comme disait Baudelaire : « Il s'agit d'une oasis d'horreur dans un désert d'ennui ».

La Patagonie, un coin de paradis

J'ai voulu voyager seule en Patagonie ; j'ai particulièrement apprécié le glacier « Perito Moreno ». Pour y accéder, il fallait payer, mais je voulais garder mes sous le plus longtemps

8. Voir le chapitre de Mauri le Cordobés.

9. On a retrouvé le corps de 1 441 femmes, capturées par des réseaux criminels, violées, exploitées sexuellement ; puis tuées et enterrées dans des fosses clandestines, dans le désert de Sonora. Voir aussi le chapitre « Joël le Mexicain ».

possible. Je me suis cachée dans un bois quand les touristes sont sortis. Mêlée à la foule, j'ai pris le sens contraire, accédant au glacier pour y passer la nuit. Quelle merveille ! Nous étions plusieurs enveloppés d'un silence impressionnant ! Nous avons passé deux nuits de rêve, à cinquante mètres du glacier. Dans l'obscurité, couchés dans notre tente, nous entendions la chute d'énormes morceaux de glace qui se détachaient et tombaient dans le lac, car cette merveille de la nature est menacée par le réchauffement climatique. Des bêtes cachées durant la journée, surgissaient de tous les côtés. C'était un spectacle merveilleux.

J'ai rencontré des gens bons et généreux qui m'ont toujours respectée. Je me souviens particulièrement de ce maçon accompagné de ses trois ouvriers. Ils construisaient des maisons. Ils essayaient de faire du feu ; je leur ai proposé mon briquet. Ils étaient vraiment contents. Ils m'ont invitée à passer la nuit chez eux. Mais ils n'ont eu aucun geste déplacé. Ils ont préparé un *asado*¹⁰ avec un agneau grillé. Le matin, j'ai trouvé près de mon sac de couchage, un thermos d'eau chaude et du maté... Le lendemain, ils m'ont proposé de conduire une voiture. C'était la première fois, mais le danger était minime dans ces routes désertiques sans virage... J'aimerais bien les revoir un jour !

Dans cette aventure folle, j'ai découvert des gens vraiment humains. Je suis arrivée à Calafate, près du Perito Moreno, où un hôtel m'a offert du travail. J'avais besoin de renflouer mon porte-monnaie !

À mon retour, j'ai calculé que j'avais parcouru près de trois mille kilomètres en autostop, après un bout de voyage en autobus jusqu'à Rio Gallegos.

Les militants qui refusent que la mémoire s'éteigne

Nous sommes tous très inquiets en ce moment et le pays commence à se rendre compte de la politique ultra capitaliste de

10. *Asado*, grillade de toutes sortes de viandes lors d'événement festif qui réunit souvent beaucoup de monde.